

## Etty Hillesum

### Le laboratoire intérieur

#### *Travail de vérité et travail d'écriture*

*Un point primordial du cheminement d'Etty Hillesum tient au fait que ce processus de libération qu'elle nous dépeint dans son journal comporte, indéfectiblement liés, une composante de « travail sur soi » et une recherche de Dieu. Le travail comporte même, chez Etty, une connotation directe, et ce de plusieurs manières.*

*Il s'agit d'abord d'un travail de vérité.* Ce devoir de vérité – sur soi et sur le réel – est posé dans la perspective d'exemplarité, en vue d'élargir à l'universalité les solutions banales de la souffrance personnelle. **La « mission » de la jeune femme est donc, selon elle à travers son journal, de mettre en forme ses problèmes, qui sont aussi ceux de beaucoup d'autres.**<sup>1</sup> L'impératif catégorique est celui d'élargir le narcissisme. **Soi-même comprend l'autre.** Et donc les malheurs de soi-même sont des secours aux malheurs du monde. « Mais il faut continuer à s'accorder de l'importance, rester son propre centre d'intérêt, tirer au clair ses rapports avec tous les événements de ce monde, ne fermer les yeux devant rien, il faut « s'expliquer » avec cette époque terrible et tâcher de trouver une réponse à toutes les questions de vie ou de mort qu'elle vous pose. Et peut-être trouvera-t-on une réponse à quelques-unes de ces questions, non seulement pour soi-même, mais pour d'autres aussi. Je n'y puis rien si je vis. J'ai le devoir d'ouvrir les yeux<sup>2</sup>. » Une forme de pacte narcissique avec l'espèce humaine permet alors à Etty de s'identifier, jusque dans ces souffrances, comme « mère donneuse de vie »<sup>3</sup>.

*Ce travail est aussi un travail d'écriture, au sens concret du terme. Etty aime écrire, et chérit les mots, et d'abord ceux des autres. Elle recopie, dans ses carnets, inlassablement des textes de Rilke, de Dostoïevski ou de Freud.* Cette lente digestion du texte des autres est une sorte de connaissance par l'expérience, au sens de Bion, de ceux qui les ont écrits. Mais elle s'écrit aussi elle-même. *L'écriture lui permet de continuer, autant que possible, ce contrat narcissique garantissant, au début de la vie, le lien de l'infans et du groupe, et ce malgré les attaques mortifères du nazisme contre l'idée même d'humanité<sup>4</sup>.* Cette « capacité d'habiter le langage » [notamment le langage du témoignage], cette pratique de la Parole et la fréquentation de l'interlocution avec un Dieu fragile et aimant, et avec ses auteurs chéris, donne à Etty une forme de demeurer intérieure. *Le journal d'Etty devient sa maison qu'elle cherche à partager. Mais le texte des autres sont d'autres maisons amies qui lui font signe de loin ou de près. Le langage a alors plusieurs demeures comme la maison du père.*

#### *Un travail de solitude*

*Le travail d'écriture est aussi travail de solitude. Le « secret » d'une solitude se maintenant du côté de la création est qu'il est possible, même dans les instants les plus décisifs de l'existence, de demeurer paradoxalement seul et relié.* La « mauvaise » solitude est celle de l'enfermement mortifère, du refus de l'autre, et de la fuite de soi. La bonne serait une solitude apprivoisée, libérée du poison de l'angoisse de séparation. La traversée de la « mauvaise » solitude est souvent nécessaire pour trouver le chemin de la « bonne ». La bonne solitude surgit après avoir accepté l'épreuve du feu de l'angoisse de séparation et de perte

<sup>1</sup> « Rien à faire, il me faudra bien résoudre mes problèmes ; et j'ai toujours l'impression que, si j'y parviens, je les aurai résolu aussi pour mille autre femmes. C'est pourquoi je dois « m'expliquer » avec toutes choses. » in Etty Hillesum, *Les écrits. Journaux et lettres 1941-1943*, Paris, Seuil, 2009 (2002), p. 121 (Lundi 4 août 1941, le terme en italique est en allemand dans le texte original).

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 141 (Mercredi 13 août 1941).

<sup>3</sup> Jean-François Chiantaretto, *Le témoin interne. Trouver en soi la force de résister*, Paris, Aubier, 2005, p. 148.

<sup>4</sup> Piera Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, Paris, Puf, 1975, p. 188-189.

d'objet<sup>5</sup>. *Etty relate très précisément ce qu'elle pense de la « bonne » et de la « mauvaise » solitude.* La « mauvaise » solitude la rend « malheureuse comme les pierres » et se déploie quand elle a le sentiment d'avoir perdu le contact avec les autres et avec elle-même, quand le sens de la vie est perdu, et quand aucun lien ne semble exister entre les choses. La bonne solitude n'est pas l'absence d'isolement, mais le sentiment d'être intégré à un « univers riche de sens », pour elle, mais aussi pour d'autres. Dans la « bonne » solitude elle se sent « capable d'affronter seule la vie »<sup>6</sup>. *Ce travail de solitude se configure à l'idée du pouvoir sur le manque, à l'hypothèse que l'expérience intérieure donne la possibilité de transformation du manque.* La notion de portance désigne, en physique, une force qui s'exerce perpendiculairement à la direction de la vitesse et permet à une masse d'être soutenue<sup>7</sup>. C'est ce qui permet à un avion, pourtant bien lourd, de « se » porter dans et sur l'air. C'est une sensation analogue que connaît l'enfant qui lâche la main de l'adulte pour se lancer dans la marche. Par analogie avec la physique, le sentiment de portance psychique émerge quand le sujet peut faire face à l'angoisse de séparation. La situation traumatique se transforme en situation moins menaçante, parce que le moi devient capable d'anticiper les retrouvailles<sup>8</sup>.

### ***Un travail de deuil.***

Etty Hillesum vient de loin, dans cette dynamique d'apprentissage de la portance. *Cet apprentissage rencontre le travail de deuil ? Deuil de l'image d'abord.* Le début de son journal est envahi par une dépressivité sans fond, de type narcissique. Elle passe beaucoup de temps à guetter son image dans le miroir. La poursuite de l'image *est présentée comme un empêchement à l'élaboration d'un espace psychique consistant, au fait d'avoir une vie « intérieure ».* A l'instar de Narcisse, l'image captive et emprisonne ; elle est fuite de l'intérieur, puits de torpeur dépressive.

*La sublimation peut aussi bien porter sur la pulsion que sur la perte*<sup>9</sup>. Ou plus spécifiquement, la sublimation fait suite à la perte, et œuvre, pour Etty, dans cette dynamique de constitution d'une portance psychique. *Son amant mourant, la réalité brutale des persécutions nazies, la relation ambivalente à des figures parentales désidéalisées sont autant de figures du deuil qui se font écho les unes aux autres.* La problématique œdipienne d'Etty se dévoile en un dégoût affiché pour sa mère<sup>10</sup>, et dans la représentation, derrière l'attrait pour un père philosophe, d'un homme pris dans le chaos d'une vie non arrimée<sup>11</sup>. En fait, l'inconsistance des figures parentales suscite la quête d'un narcissisme toujours en désir de confirmation. Les réponses ne viendront pas d'une quelconque portance parentale, mais d'un Autre que l'on découvrira sans transmission humaine, comme en direct à travers la philosophie et les Ecritures. Mais, c'est un Autre faible que, comme les parents perdus, l'on doit soutenir. D'où la phrase : « Et si Dieu cesse de m'aider, ce sera à moi d'aider Dieu<sup>12</sup> ». Toute sublimation passe par le moi, par lequel la libido d'objet est transformée en libido narcissique<sup>13</sup>. *Dans le cas d'Etty Hillesum, cette narcissisation de la pulsion, s'élargissant ensuite à une dimension cosmique, donne une voie de transformation à l'angoisse de perte narcissique.*

Ses questions narcissiques se reconfigurent à un amour cosmique. Heinz Kohut soutient que les configurations narcissiques les plus archaïques peuvent être transformées, et demeurer présentes dans l'activité artistique, dans la compréhension empathique des autres

<sup>5</sup> Jean-Michel Quinodoz, *La Solitude apprivoisée*, Paris, Puf, 2002, p. 15.

<sup>6</sup> Etty Hillesum, *op. cit.*, p. 136-137 (Samedi 9 août 1941).

<sup>7</sup> Jean-Michel Quinodoz, *La Solitude apprivoisée, op. cit.*

<sup>8</sup> Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse, op. cit.*

<sup>9</sup> Evelyne Sechaud, « Perdre, sublimer... », *Revue Française de Psychanalyse*, t. LXIX, n°5, déc. 2005, p. 1309-1380.

<sup>10</sup> Etty Hillesum, *op. cit.*, p. 219-220 (Vendredi 21 novembre 1941).

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 236-237 (dimanche 30 novembre 1941).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 674 (11 juillet 1942).

<sup>13</sup> Sigmund Freud, « Le moi et le ça », *Œuvres Complètes*, t. XVI, trad. J. Altounian et al., Paris, Puf, 2003 (1920), p. 274.

esprits, voire dans une attitude de sagesse, mais aussi dans le travail de reconnaissance de la finitude. C'est alors la création du « narcissisme cosmique », qui transcende l'individu. Le narcissisme cosmique est le résultat d'un moi créatif et autonome. Il est marqué, non pas par le côté grandiose, mais par « une solennité quasi religieuse<sup>14</sup> ». *Dans cet élargissement narcissique, le miroir s'efface pour laisser la place au vis-à-vis universel de tous ceux dont la jeune hollandaise est l'alter ego.* « Créer au-dedans de soi une grande et vaste plaine débarrassée des broussailles sournoises qui vous bouchent la vue, ce devrait être le but de la méditation. Faire entrer un peu de « Dieu » en soi, comme il y a un peu de Dieu dans la Neuvième de Beethoven. Faire entrer aussi un peu d'« Amour » en soi, pas de cet amour de luxe à la demi-heure dont tu fais tes délices, fière de l'élévation de tes sentiments, mais d'un amour utilisable dans la modeste pratique quotidienne<sup>15</sup>. » Loin des extases, qui auraient pu, sans doute, faire écho à la débordante sensualité, le spirituel est une « en stase » qui diffuse progressivement. Le creux du spirituel s'élabore progressivement, sans effet spectaculaire, dans l'opposé du mirage narcissique originaire. *La nudité du quotidien se dévoile comme en deçà de l'angoisse, et comme lieu où il est possible d'habiter.* La voie de sortie de soi est longue et humble. Il s'agit d'abord d'une quête de vérité personnelle, de fidélité à soi-même. Des indices rituels sont sollicités comme l'agenouillement. Le Dieu faible est un dieu devant lequel on s'agenouille dans le quotidien. Simple sur le tapis de la salle de bain. On s'agenouille devant le Très-Bas, en une posture de kénose qui accompagne la kénose de Dieu.

### ***Une réalité subjectivante ?***

Toute angoisse signifie perte, et cèle en son plus profond l'effroi de la perte narcissique. Clément Rosset évoque « l'idiotie du réel<sup>16</sup> » : la simplicité et l'unicité d'une réalité ne pouvant manquer de coïncider avec elle-même. Le réel est ce qu'il est, se suffisant à lui-même, ne renvoyant à aucun sens caché. Cette « platitude » du réel permet de combattre le vertige narcissique. Dans la théorie freudienne, il n'y a pas de pure extériorité de la réalité, mais une recomposition de celle-ci par la dynamique du sujet, qui se heurte sans cesse à ce qu'elle refuse. On n'a de rapport à la réalité, selon la formulation lacanienne, « que de s'y cogner »<sup>17</sup>. ***A quelle réalité se confronte donc Etty Hillesum ?***

*Il s'agit d'abord de la Versagung, qui est, selon Freud, le refus opposé au désir par la réalité.* C'est donc un refus objectif, d'un réel le plus souvent « anonyme et sans visage qui se borne à rendre sensible une absence ou, pis encore, la disparition d'un être aimé ou désiré<sup>18</sup> ». *La réalité à laquelle Etty se confronte est celle d'une perte gigantesque impossible à compenser.* C'est la réalité de l'Histoire qui s'enfonce dans le chaos. En quoi cette réalité, fût-elle du registre de l'horreur, sauve-t-elle de l'angoisse ? Parce que le réel unique, déchiré par l'effroyable, laisse cependant surgir la joie, insaisissable et profonde. Cette réalité effarante arrête la mise en miroir incessante des possibles, et confère un étayage à la possibilité créatrice. *Le travail est aussi un travail du souffrir.* « Les occidentaux ne connaissent pas l'art de souffrir. Ils ne savent que se ronger d'angoisse.<sup>19</sup> » L'angoisse excessive est une préparation du souffrir chez ceux qui ne souffrent pas dans leur corps. L'anxieux postmoderne rumine la souffrance possible. Il anticipe un risque qu'il ne prendra jamais. Le travail d'Anankè, cette reconnaissance de la contrainte de la vie humaine en terme de destin, peut permettre, d'une manière risquée, le déploiement de la pensée. *A se cogner à la réalité, on est alors sauvé de l'effroi, et on s'extrait parfois de la sidération de la pensée.*

<sup>14</sup> Heinz Kohut, « Forms and transformations of Narcissism », *Journal of American Psychoanalytic Association*, t. 14, 1966, p. 243-273.

<sup>15</sup> Etty Hillesum, *op. cit.*, p. 103 (Dimanche 8 juin 1941).

<sup>16</sup> Clément Rosset, *Le réel, traité de l'idiotie*, Ed. de Minuit, Paris, 1977, p.42.

<sup>17</sup> Jacques Lacan, « La psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Scilicet*, I, 1968, p. 54.

<sup>18</sup> Maurice Dayan, *Inconscient et réalité*, Paris, PUF, Coll. « Bibl. de Psychanalyse », 1985, p. 243.

<sup>19</sup> Etty Hillesum, *op. cit.*, p. 641 (Jeudi 2 juillet 1942)..

Le face à face avec une réalité difficile permet à Etty de sublimer la perte narcissique. La capacité de pensée se déploie dans cette exigence de réalité, qui doit être, pour partie, digérée<sup>20</sup>. Une approche lucide de la réalité aide à dépasser l'angoisse narcissique. La réalité affrontée, la réalité crucifiante est au fond apaisante. Car il reste « le ciel », au sens où l'entend Etty, métaphore agissante de cet espace transitionnel de profondeur et de liberté. « On est « chez soi ». Partout où s'étend le ciel, on est chez soi<sup>21</sup> ». Mais, ce principe de réalité étrange fait côtoyer la violence de l'Histoire et la douceur d'une liberté intérieure. Il devient aussi principe de réalité théologique. Dieu ne peut se dire qu'en ce réel-là. Le Dieu fragile naît en elle en homologie avec l'apparition de la figure terrifiante de la réalité. Etty s'emploie à faire face à cette unicité tragique du réel jusque dans la mort programmée. « Il faut accepter cette vérité, on veut notre extermination totale<sup>22</sup>. » L'angoisse narcissique se mesure à la perte réelle, et y perd sa démesure. La réalité sans fard est consolante : elle « est » perte et permet ainsi de ne plus fuir la perte tant redoutée. « Car le grand obstacle, c'est la représentation et non la réalité<sup>23</sup>. », dit-elle. La souffrance, il est possible de la porter, et elle peut même se déployer en laissant ouvert un espace de liberté et de fécondité. La représentation de la souffrance réactive, en revanche, quand elle n'est *que* représentation, l'angoisse narcissique de perte de soi.

### **La joie**

La perte « réelle » suscite, quand elle n'écrase pas, le déploiement de la liberté. Le monde hanté par l'horreur ne fonctionne définitivement plus comme la trop bonne mère qui « fournirait » constamment. Il est ce lieu tragique où la créativité peut se déployer. En cela, l'espace transitionnel n'est pas à imaginer comme une « couette » consolante ; c'est un lieu habitable, même en son acuité tragique. Le tragique devient alors point d'appui, lieu de portance, par sa densité douloureuse. Dans l'univers orphelin, habité par la haine, les projections imaginaires n'ont plus lieu d'être. La joie est ainsi ce mouvement psychique permettant, contrairement au contentement béat du « dernier homme » décrit par Nietzsche, de côtoyer l'horreur. La joie est ce lieu spécifique de *l'amor fati*. Elle n'est pas ici ou là, et elle ne saurait se laisser prendre car elle advient toujours sans qu'on l'attende. La joie est ce qui demeure dénudé quand le désir se résume au plus près du désir de vivre, de persévérer dans l'être. Elle est cet « étonnement d'être » énoncé par Bergson<sup>24</sup>. « La joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté la victoire.<sup>25</sup> » Elle est compatible avec le tragique, car elle jaillit parfois dans les miettes du réel, quand la réalité n'a plus rien à « donner ». Dans cette densité d'une existence où les massacres côtoient le jasmin se détachant sur un coin de ciel bleu, l'horreur n'est plus incompatible avec la joie. « Et ne vivons-nous pas chaque jour une vie entière et importe-t-il vraiment que nous vivions quelques jours de plus ou de moins ? Tous les jours, je suis en Pologne sur les champs de bataille – on peut bien leur donner ce nom : parfois la vision des champs de bataille d'un vert vénéneux s'impose à moi ; tous les jours je suis auprès des affamés, des persécutés et des mourants, mais je suis aussi près du jasmin et de ce pan de ciel bleu derrière ma fenêtre, il y a place pour tout dans une vie. Pour la foi en Dieu et pour une mort lamentable<sup>26</sup>. »

La joie n'est pas incompatible avec une certaine souffrance. Elle est découverte de la liberté, qui s'effectue sur fond d'insatisfaction, par l'expérience et la mise en mots des manques. La joie est « expérience d'une « passivité » fondamentale, tout en nous mettant en

<sup>20</sup> Wilfred R. Bion, *Aux sources de l'expérience*, Paris, Puf, 1979 (1962), p. 75.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 726 (Dimanche 20 septembre 1942).

<sup>22</sup> Etty Hillesum, *op. cit.*, p. 643 (Vendredi 3 juillet 1942).

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 743-744 (Mercredi 30 septembre 1942).

<sup>24</sup> Henri Bergson, *Essais sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Puf, 1970, p. 11.

<sup>25</sup> Henri Bergson, *L'Energie spirituelle*, Paris, Puf, coll. Quadrige, 2003 (1919), p. 283.

<sup>26</sup> Etty Hillesum, *op. cit.*, p. 641 (Jeudi 2 juillet 1942).

mouvement<sup>27</sup>. » La joie est création. La liberté s'autodésigne au moment même où le sujet pourrait se percevoir enfermé. Dans l'histoire d'Etty Hillesum, la conversion religieuse est homologue à la « conversion » au tragique de la réalité. Se tourner vers cette réalité-là, et, c'est aussi creuser son intérieur.

### ***Ce travail intérieur***

« En moi certaines choses prennent bel et bien forme, une forme de plus en plus nette<sup>28</sup>. » Etty souligne le ciselage intérieur de l'élaboration psychique : « J'ai l'impression parfois d'abriter un grand atelier où l'on travaille dur. » Le mysticisme n'est pas alors une spiritualité vague, mais une exigence cristalline de dévoiler les choses (elles « doivent pouvoir surmonter d'être appelées par leur nom », affirme Etty). Appeler les choses par leur nom c'est accorder un même degré de réalité à un poème de Rilke, à l'annonce de la mort d'un ami, à un arbre se découpant sur le ciel, et, pourquoi pas, Etty s'y attarde dans son journal, à la souffrance menstruelle. La même intensité de vie traverse le quotidien jusqu'à la découverte de l'horreur. Etty s'évertue à déployer une vie têtue, comme un lierre s'accrochant sur la muraille s'élevant au-dessus du vide. La réalité externe sous le mode de l'horreur permet la liberté intérieure, émondée du narcissisme grandiose. « On ne peut rien nous faire » dit-elle<sup>29</sup>. Contrastant avec les vécus d'angoisse, cette capacité de vivre la solitude comme un ressourcement, en relation avec soi-même et avec autrui, apparaît lorsque la présence de l'objet absent est intériorisée. *Le processus d'intériorisation constitue le résultat spécifique de l'élaboration des expériences répétées de séparations suivies de retrouvailles.*

*Ce lieu intérieur où cela « travaille dur », est un laboratoire où se constitue, en regard de la réalité effroyable, de « bons objets » internes. Comment l'acquisition d'un « bon objet » intérieur est-elle possible dans une telle situation de perte ?* Il est indéniable que les événements effroyables lui donnent l'occasion de saisir de l'intérieur que la destruction n'est pas le fait du sujet. La présence de Dieu se construit en elle comme faiblesse, mais aussi comme « bon » espace intérieur. Le « ciel », comme horizon au-delà du camp, fait que l'on se sent partout chez soi. Que faire pour accompagner ce qui va mourir ? Que faire pour survivre à la mort de l'objet hors de soi ? La temporalité du cheminement spirituel, accompagné par le Dieu fragile qu'il s'agit de protéger à l'intérieur de soi, permet de demeurer vivant avec, ou malgré, ce qui meurt à l'extérieur. D'où l'apparition d'un sentiment intérieur de continuité « malgré tout ». Dieu, faites que je sois vivant le jour de ma mort, s'exclamait Winnicott...

<sup>27</sup> Agata Zielinski, « Aujourd'hui, la joie », *Christus*, n° 201, janv. 2004, p 13.

<sup>28</sup> Etty Hillesum, *op. cit.*, p. 563 (Mercredi 10 juin 1942).

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 607 (samedi 20 juin 1942).